



HAL
open science

La littérature arabe à l'ère de la crise migratoire : vers une esthétique de la "réfugiance"

Annamaria Bianco

► **To cite this version:**

Annamaria Bianco. La littérature arabe à l'ère de la crise migratoire : vers une esthétique de la "réfugiance". *Moyen-Orient*, 2022, Vol. 54 (Avril-Juin 2022), p. 80-85. <hal-04017488>

HAL Id: hal-04017488

<https://hal.science/hal-04017488v1>

Submitted on 13 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License

Annamaria Bianco

Doctorante à l'Institut de recherche et d'études sur le monde arabe (IREMAM, Aix-Marseille université), traductrice de l'arabe pour le cinéma, l'édition et le divertissement. Ses travaux portent sur la représentation du réfugié dans le roman arabe du XXI^e siècle



© Shutterstock/Amors photos

La littérature arabe à l'ère de la crise migratoire : vers une esthétique de la « réfugiance »

La migration s'impose comme l'un des thèmes centraux de la littérature arabe moderne et contemporaine. Néanmoins, depuis les premières expériences de voyage des intellectuels de la *Nahda* et du *Mahjar* (1), des changements importants ont eu lieu tant dans les modalités de déplacement des individus que dans leurs représentations littéraires. Guerres et conflits ont marqué – et marquent encore – des expériences humaines traumatisées par le déplacement forcé, l'exil, la diaspora.

Dès la fin du XIX^e siècle, le souvenir des « rencontres enchantées » entre Orient et Occident a été effacé par la domination coloniale, à travers les mécanismes de coercition et d'exclusion qu'elle a activés et qui se sont exacerbés lors de la *Nakba* de 1948 – l'exode des Palestiniens à la suite de la création d'Israël – et des luttes arabes pour l'indépendance contre les empires coloniaux français et britannique. Ces dernières ont été déformées par l'émergence de plusieurs régimes autoritaires,

dont la répression brutale de toute forme de dissidence politique a provoqué le départ de nombre d'intellectuels engagés, qui se sont retrouvés en exil aux côtés des premiers rescapés palestiniens. Leurs vies étaient entrelacées sous le signe de la *ghourba* : un sentiment de désarroi, aliénation et solitude assimilable à la *saudade* portugaise dans ses déclinaisons les plus mélancoliques. Cette sensation d'altérité, aux implications à la fois sociales et politiques, était la protagoniste de la littérature de l'exil issue de ces années, l'*adab al-manfa*.



Depuis le début de la guerre en 2011, des millions de Syriens ont fui leur pays, avec l'exil comme seule destination.

© Shutterstock/Istvan Csak

De guerre en guerre : le traumatisme du départ

L'attachement nostalgique à la patrie et l'engagement panarabe propres de cette production ont été effacés par le choc de la défaite de la guerre des Six Jours (1967). À ce moment, une proportion de plus en plus importante de jeunes désabusés ont commencé à émigrer en Occident, ou dans les monarchies du Golfe en plein boom pétrolier. Les conditions auxquelles ces travailleurs migrants se sont retrouvés soumis, dénoncées par les ouvrages de l'époque comme une forme d'exploitation frôlant l'esclavage, étaient humiliantes, inhumaines. Depuis lors, une chaîne ininterrompue d'événements géopolitiques bouleversants s'est abattue sur le monde arabe. Les guerres civiles au Liban (1975-1990) et en Algérie (1992-2002), le conflit Irak-Iran (1980-1988), les deux guerres du Golfe (1990-1991, 2003-2011) et le déclenchement des « printemps arabes » en 2011, avec la détérioration de la situation syrienne et l'apparition de l'organisation de l'État islamique (EI ou Daech), ont contribué à la formation d'une des pires crises de réfugiés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le phénomène trouve l'un de ses plus larges échos dans la

production culturelle, où il y a une surabondance de travaux qui lui sont consacrés. Pourtant, les autoreprésentations des sujets déplacés sont généralement reléguées en arrière-plan, éclipsées par des documentaires ou d'autres œuvres de fiction élaborées selon une logique de solidarité très débattue, et qui glisse vers la spectacularisation de leurs souffrances. Il arrive aussi que les textes qu'ils rédigent soient considérés par des critiques comme des exemples d'*instant littérature*, à la seule vocation testimoniale, ou comme le fruit accidentel de quelques ateliers d'écriture thérapeutique offerts par les programmes d'accueil. De ce fait, leur valeur artistique se retrouve dépréciée, au profit d'un discours purement médiatique bénéficiant des opérations de labellisation humanitaire orchestrées par le monde de l'édition. Il suffit de penser à la façon dont le roman du réfugié kurde d'Irak Behrouz Boochani, écrit sur WhatsApp alors qu'il était emprisonné dans un camp pour migrants en Australie entre 2013 et 2017, est devenu un *best-seller* mondial (2). Néanmoins, au-delà de ces instrumentalisation, quelque chose a changé dans le paysage contemporain de la littérature arabe de l'exil et de la migration, puisque plusieurs auteurs arabes ont fini par traduire leurs expériences traumatisantes en prose ou en poésie. Loin des projecteurs, nous pouvons ainsi retracer le développement d'une nouvelle scène culturelle arabe de la





Le Kurde d'Iran Behrouz Boochani, posant en novembre 2019 en Nouvelle-Zélande, s'est fait connaître pour le récit de son internement dans un camp de réfugiés en Australie.



© AFP/Suhaila Vidanigama

arabe contemporaine, auquel certains critiques ont commencé à se référer en tant que « littérature d'asile » (*adab al-loudjou*) à partir de 2016.

Pendant, cette dernière définition faisant écho à la *refugee literature* est problématique à plusieurs égards. Pour commencer, tous les écrivains réfugiés ne veulent pas être identifiés comme tels, se positionnant différemment dans le champ littéraire arabe transnational, chacun d'entre eux en fonction de ses propres instances légitimes. Deuxièmement, ne se concentrer que sur les récits des réfugiés officiels signifie exclure les narrations tout aussi riches produites par d'autres personnes déplacées. Troisièmement, la notion de « refuge » est plus complexe que ne l'indique le droit humanitaire. Nous appelons ici à la nécessité de revenir aux questions de poétique pour contrecarrer toute tendance prématurée de catégorisation, invitant à enquêter les transformations qui sont intervenues dans la fiction arabe en termes d'espaces, de thématiques et de personnages, au lieu d'insister sur la naissance d'un prétendu nouveau genre littéraire fondé sur le statut ethnique-juridique de ses auteurs. À cet égard, la France a déjà eu fort à faire avec la question controversée de la littérature « beure ».

De l'exil à l'asile : quand la géopolitique affecte la fiction

diaspora, où la thématique du déplacement forcé s'est placée au cœur de la création artistique, tout en faisant de la quête d'abri et de sécurité des migrants le centre d'une véritable « esthétique de la réfugiance », avec ses propres tropes et *topoi*, indépendants des modes et des demandes du marché, mais ancrés dans l'actualité.

Le néologisme que nous employons ici est un calque du mot « exilience », forgé par le professeur de littérature comparée Alexis Nouss pour décrire la condition existentielle de l'exilé (3). En particulier, notre choix repose sur l'emploi de plus en plus répandu de termes tels que *refugeedom*, *refugeeism* et *refugeehood* au sein des études anglophones sectorielles. Ceux-ci attirent l'attention sur l'expérience de la dislocation tout en englobant l'analyse du processus d'étiquetage et de catégorisation des sujets impliqués et du nuancier de la protection internationale, mais aussi des revendications de personnes ne pouvant pas bénéficier de cette dernière, l'accent mis sur une condition que Hannah Arendt (1906-1975) considérait comme transversale à tous les peuples.

Les romans qui dressent ce tableau composite du déplacement se concentrent sur une nouvelle génération de migrants arabes où les intellectuels, les travailleurs et les étudiants protagonistes de romans des années 1960 et 1970 ont été remplacés par des personnes fuyant des guerres, des persécutions et des catastrophes naturelles, tout en apprenant à composer avec les ambiguïtés et les paradoxes du système humanitaire. Cela pourrait s'appliquer notamment aux Syriens, dont le pays est devenu la première source de réfugiés dans le monde. Leur production semble même constituer un genre autonome dans la littérature

Celles de *ghourba* et *manfa* sont des notions auxquelles l'étude de la production arabe contemporaine nous a accoutumés. Toutefois, l'interprétation de l'exil tel qu'il était traditionnellement conçu, comme espace absolu de négation et d'étrangeté, ne reflète plus la complexité du déplacement à l'ère de la migration de masse dans laquelle nous vivons. Dans le sillage des *Réflexions sur l'exil* (Actes Sud, 2008), d'Edward Saïd (1935-2003), les ouvrages de fiction produits dans les vingt dernières années nous ont en effet paru représentatifs d'une génération de déplacés à l'antithèse de la précédente, où les héros tragiques de la littérature d'émigration ont laissé leur place à une masse



© AFP/Adrian Dennis

En 2019, la Libanaise Hoda Barakat (ici en 2015 à Londres) a reçu le prix international de la fiction arabe pour *Courier de nuit*.





© Shutterstock/Amors photos

Camp de réfugiés d'Atma, à la frontière entre la Syrie et la Turquie, en janvier 2018.

plus prosaïque de gens en fuite qui regardent rarement par-dessus leurs épaules, pris par une soif ardente d'avenir. La traversée des frontières en cachette, les négociations avec les passeurs et les abus subis, les voyages de fortune par mers et déserts qui aboutissent souvent à l'arrivée dans des camps de réfugiés ressemblant à de véritables prisons nous inscrivent dans un cadre qui a très peu à voir avec la catégorie métaphysique de l'exil et ses figurations. Car « dans ce contexte vaste et impersonnel, [il] ne peut [plus] être utilisé comme instrument aux services des notions humanistes », puisque cela reviendrait à « banaliser les mutilations et les pertes qu'il inflige à ceux qui en souffrent », selon Edward Saïd. De plus, si « l'exil est fondé sur l'existence du pays natal, sur l'amour et l'attachement pour ce pays », qu'en est-il de cette métaphore une fois que la patrie devient un enfer duquel on voudrait s'échapper à n'importe quel prix ? Ou, pour reprendre les mots de Hussein Haïtham, réfugié au Royaume-Uni, quelles stratégies peut-on adopter pour faire de la diaspora son chez-soi, alors qu'il s'est transformé lui-même en exil ? (4).

Les réponses à ces questions sont multiples, tout comme les stratégies mises en œuvre par les auteurs arabes qui se retrouvent à la fois témoins et acteurs d'une nouvelle réalité de dislocation, où la lutte pour la survie se heurte à un ordre mondial néolibéral fondé sur la multiplication et le durcissement des frontières en place depuis trente ans. Si l'on remonte à la création de l'espace

Schengen en 1995, jusqu'à l'introduction du système de visa pour les pays tiers, on peut retracer les racines des restrictions actuelles en termes de mobilité. Ces dernières reposent sur une gestion différenciée des flux migratoires, exacerbée par la rhétorique islamophobe de l'après-11 septembre 2001, selon laquelle il y aurait de « bons » et de « mauvais » migrants dont le statut juridique serait déterminé par leurs origines.

Dans le corpus de romans publiés au tournant de ladite « crise des réfugiés », nous pouvons observer que de nombreux auteurs de différents coins du monde arabe ont contesté ce discours dominant sur la migration, mettant en lumière les souffrances des individus et dévoilant les injustices sous-jacentes de ce système. La plupart de ces titres ont également été présélectionnés pour d'importantes récompenses littéraires. L'obtention par la Libanaise Hoda Barakat du prix international de la fiction arabe en 2019 grâce à *Courrier de nuit* (Actes Sud, 2018) est un exemple frappant de l'intérêt suscité par de telles questions d'actualité au sein de la scène culturelle arabe transnationale.

Nous devrions probablement considérer ces œuvres comme l'expression d'un engagement littéraire renouvelé, dépouillé de tout attachement politique, qui vise à une reconnaissance égalitaire des droits à la mobilité et à l'autodétermination des peuples, à travers la remise en question des pratiques d'hospitalité et de biopouvoir au sein des sociétés occidentales et arabes, ainsi que des règles d'octroi de la protection internationale.





Ce n'est en fait pas un hasard si plusieurs romans et nouvelles se concentrent sur l'expérience traumatisante des entretiens d'asile, dénonçant plus ou moins subtilement leur nature souvent coercitive, comme dans *Cadavre expo* (Seuil, 2017) de l'Irakien Hassan Blasim ou dans *Les gardiens de l'air* (Actes Sud, 2014) de la Syrienne Rosa Yassin Hassan. La représentation de la frontière, les symboles associés aux murs et à l'eau ainsi qu'aux documents d'identification et le voyage sont également des thèmes privilégiés de l'écriture.



Réfugiée en Allemagne depuis 2012, l'écrivaine syrienne Rosa Yassin Hassan s'inspire des parcours des opposants politiques de son pays.

Le noyau de cette nouvelle poétique qui réunit les auteurs les plus divers réside dans la dichotomie *sadma-maldja*, où la recherche d'un refuge à l'abri des traumatismes passés et présents émerge comme un leitmotiv. À travers cette réalité, la plupart des écrivains proposent une réflexion plus large sur la « réfugiance » et le « réfugisme », laissant à la littérature la tâche de représenter, de problématiser et de déconstruire les mythes et les stéréotypes entourant la migration. En suivant cette approche, les personnages sont libérés de la représentation manichéenne véhiculée par les médias qui identifient les réfugiés soit comme des victimes à plaindre soit comme des envahisseurs menaçant la société dans laquelle ils arrivent. Grâce à la fiction, ces sujets reprennent ainsi possession de leur voix, de leur identité et de leur puissance d'agir, faisant de l'asile un lieu de recomposition du soi fragmenté.

Le refuge, un espace polyvalent et multiforme

Ce processus de réaffirmation des identités engendre plusieurs stratégies d'adaptation au malheur, la déception et les fatalités qui se dressent sur le chemin des personnages pendant leur quête de salut. Comme le rappelle l'historien suisse Michel

Porret dans le livre *Exils et Refuges* (dir. avec Akira Mizubayashi, Michel Agier, Catherine Wihtol de Wenden, Georges Nivat et Vincent Monnet, Georg, 2019), « très tôt connoté par les idées de malheur et de tourment, le mot exil prend dès le XII^e siècle le sens moderne d'« expulsion » d'un individu hors de sa patrie avec l'interdiction d'y revenir. [...] Tout au contraire, le mot refuge signifie tout à la fois le « sauveur » [...] et par métonymie le lieu où il est loisible de se retirer momentanément pour échapper au danger ou rechercher une protection. » Cette notion hétérogène est donc porteuse de significations à la fois métaphoriques et extrêmement pragmatiques, que l'on pourrait ramener à trois grands schémas littéraires qui se reproduisent dans les romans : *maldja* (abri), *mahrab* (retraite psychique) et *maladh* (sanctuaire, qui précède la définition juridique de l'asile).

« L'élaboration d'une véritable poétique de la « réfugiance » s'avère fondamentale pour l'économie de la nouvelle fiction arabe portant sur l'exil et la migration. »

Pour l'anthropologue français Michel Agier, le refuge désigne un espace-temps suspendu qui permet d'échapper temporairement à la surveillance et au contrôle exercé par la loi sur chaque personne déplacée (5). Le problème est que cette mesure provisoire devient un paradigme normal de gouvernance et détermine de plus en plus la politique des États modernes. Les abris se transforment alors en « galaxies doubles » telles que les camps de réfugiés, les ghettos et les jungles urbaines, où des pratiques d'exclusion sociétale sont mises en œuvre afin de contenir toute menace représentée par l'étranger absolu incarné par le migrant. Dans la fiction, ces lieux deviennent des espaces hétérotopiques et déformés, tels que des forêts vides, des paysages arides et enneigés et d'autres lieux fantastiques, qui renvoient le migrant déraciné, aliéné et solitaire à son état de nature sauvage ; une condition déshumanisante que l'Américaine Johanna Sellman associe à la notion de *wahsha* (6). En outre, ces récits se déroulent dans des pays rarement représentés dans la production littéraire arabe d'exil et d'émigration, tels que le Danemark, la Suède, les Pays-Bas, l'Allemagne ou l'Espagne, déplaçant les événements relatés des centres multiculturels postcoloniaux de Londres et de Paris pour montrer une réalité d'intégration beaucoup plus complexe. Cela vaut non seulement pour l'Occident, mais aussi pour le Moyen-Orient et le monde arabe lui-même.

Il arrive que les abris fournis par les sociétés d'accueil puissent être décrits par les écrivains comme des lieux cauchemardesques, dans lesquels le traumatisme vécu se poursuit et se reproduit. Ainsi, certains auteurs mettent en scène des « refuges psychologiques », dans lesquels leurs personnages se retirent pour se protéger de tout contact émotionnel et éviter l'angoisse et la souffrance. Ces coulisses de l'esprit sont pour nous un exemple de ce que le psychiatre britannique John





Des ONG apportent de l'aide humanitaire à des déplacés à Alep, en avril 2018.

Steiner appelle la « retraite psychique », désignant des « espaces psychiques sécurisés » qui, dans les fantasmes et les rêves des patients, apparaissent sous la figure « d'une maison, d'une caverne, d'une forteresse, d'une île déserte ou de tout autre lieu vu comme un espace de relative sécurité » (7). Le psychologue argentin Gregorio Kohon, qui reprend l'idée pour élaborer ses réflexions esthétiques sur la littérature, souligne que ces espaces intimes et au caractère inviolable peuvent se transformer de « tanières et terriers pathologiques » en source d'inspiration pour les artistes, ou en occasion de recueillement introspectif pour tout autre individu, mettant en lumière les aspects positifs du retrait en soi (8). Pour nos personnages en particulier, ces espaces psychiques intérieurs incarnent de véritables planches de salut, qui permettent aux individus d'envisager d'autres scénarios possibles du réel, devenant le moteur des événements narrés dans les romans.

Innovation littéraire

L'élaboration d'une véritable poétique de la « réfugiance » s'avère fondamentale pour l'économie de la nouvelle fiction arabe portant sur l'exil et la migration. Cette littérature fournit des aperçus convaincants des subjectivités déplacées, racontant les séquelles des traumatismes subis par les personnages au cours de leur fuite et pendant leur séjour dans des « non-lieux de mobilité ». Il s'agit d'une production qui, se détachant du répertoire arabe classique, ne se contente pas de raconter des histoires de traversée, mais enregistre également les épreuves endurées par les déplacés une fois la destination convoitée atteinte.

La documentation de ces vicissitudes va de pair avec l'adoption d'un regard critique de la part des écrivains qui remettent en question les catégories définies par le droit international et rejettent tous les clichés associés à la figure du réfugié. Au contraire, ces œuvres s'attachent à transformer l'idée même de maison et de déplacement, en façonnant des cadres alternatifs de coexistence et d'hospitalité par le biais de l'innovation littéraire. Ce faisant, elles proposent l'adoption d'une nouvelle perspective engagée sur les sociétés contemporaines et génèrent un sentiment de possibilité chez les lecteurs et les lectrices, plaidant pour un changement radical de la réalité environnante. ■

ANNAMARIA BIANCO

(1) La *Nahda* indique la « renaissance » arabe de l'époque moderne, due à une concomitance de facteurs endogènes et exogènes, dont la campagne de Napoléon Bonaparte en Égypte (1798-1801) n'est que le premier dans l'ordre chronologique. Le *Mahjar* est son prolongement naturel sur le Nouveau Continent, où les intellectuels levantins ont émigré aux XIX^e et XX^e siècles en donnant naissance au courant littéraire homonyme.

(2) Behrouz Bouchani, *No Friend but the Mountains: Writing from Manus Prison*, Picador, 2018.

(3) Alexis Nouss, *La condition de l'exilé*, éditions Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 2015.

(4) Haitham Hussein, *No One May*

Remain: Agatha Christie, Come, I'll Tell You How I Live, Dar Arab, 2021.

(5) Michel Agier, *Gérer les indésirables : Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Flammarion, 2008.

(6) Johanna Sellman, « A global postcolonial: Contemporary literature of migration to Europe », in *Journal of Postcolonial Writing*, vol. 54, n° 6, 2018, p. 751-765.

(7) John Steiner, *Psychic Retreats: Pathological Organizations in Psychotic, Neurotic and Borderline Patients*, Routledge, 1993.

(8) Gregorio Kohon, *Des tanières et des terriers : Les refuges de la psyché chez Louise Bourgeois et Franz Kafka*, Ithaque, 2016.